NOUJES-SYGMA

Arthur Rubinstein : « Je ne me rendrai jamais »

A 92 ans, Arthur Rubinstein va faire sa rentrée : au cinéma. Pendant six mois, François Reichenbach a filmé le pianiste à New York, à Venise, en Israël. Un tournage exceptionnel. En exclusivité pour *Le Point,* Claude Samuel raconte.

Le 3 juin 1976, la nouvelle tombe sur les téléscripteurs : *« Le célèbre pianiste Arthur Rubinstein a donné un concert d'adieux au Wigmore Hall de Londres. Agé de 90 ans, le virtuose a interprété des œuvres de Chopin, Beethoven, Schumann, Ravel et Villa-Lobos. Il avait joué pour la première fois devant le public londonien en 1912. »*

L'homme qui prétend n'avoir jamais décommandé un concert ne devait donner qu'un seul concert d'adieux. En 1976, la retraite...

Pourtant, aujourd'hui, à 92 ans (il dit 91, certains affirment 93), Rubinstein fait sa rentrée. Sa rentrée sur l'écran.

On se souvient de « L'amour de la vie », ce merveilleux document tourné par François Reichenbach en 1969 où les pirouettes du pianiste octogénaire avaient mis en joie 384 000 spectateurs français. Reichenbach disait : *« J'ai rendu célèbre un homme déjà célèbre. »* Il ajoutait : *« Une seule personne n'aime pas le film : Arthur Rubinstein. »*

En effet, le maître n'avait pas apprécié : il s'était trouvé *« trop naturel »*, il aurait préféré travailler sur un scénario. Enfin, ce n'était pas trop grave, parce qu'il était *« encore un jeune homme et qu'il avait les concerts pour se défendre ».*

« Maintenant, dit-il, *je suis un adulte et j'ai le temps de penser ; mais comme j'ai des souvenirs et que j'adore raconter, si Dieu me donne le temps, nous ferons encore quelques films. »*

C'est Emilio Azcarraga, le puissant président de Televisa, la grande chaîne de télévision mexicaine, qui a eu la nouvelle idée, et comme François Reichenbach est conseiller culturel de Televisa, tout s'est arrangé à merveille. Un soir, Emilio Azcarraga dit à Rubinstein : *« Combien de films voulez-vous faire : un, deux, trois ?... »* Rubinstein répond : *« Pourquoi pas treize ? »*

Pourquoi pas, en effet. Treize films pour promouvoir la culture musicale au Mexique. Treize films tournés en huit langues et demie (Rubinstein ne parle le portugais qu'à moitié). En juillet dernier, les caméras sont en place ; six mois plus tard, les films sont presque terminés. Arthur Rubinstein a tellement de souvenirs.

Quand il raconte, il oublie tout. Son oreille qui n'entend plus. Et son lumbago qui le fait tant souffrir, mais il adore aussi en plaisanter :

« Comment va votre femme ? demande-t-il à un ami.

— *Elle est au lit avec lumbago.*

— *Encore avec ce sale Portugais ! »*

Il oublie aussi ses yeux qui ne voient plus guère : *« Je suis un drôle d'aveugle. Je ne peux plus lire ni écrire. Je ne peux pas voir directement. Mais, sur le côté, je vois assez bien. »* C'est à cause de ses yeux qu'il a décidé de ne plus jouer – après avoir manqué, à Toulouse, l'entrée du « Concerto » de Schumann : *« Ayant joué du piano pendant quatre-vingt-huit ans, je sais où sont les notes, mais je ne trouve plus le piano. »*

Les yeux, les oreilles, le dos. Plus de piano, impossible de regarder ses chers tableaux, plus moyen de se plonger dans son extraordinaire bibliothèque. Tout autre que Rubinstein en sortirait accablé. Mais, rappelez-vous : l'amour de la vie.

Il ne voit plus mais, dit-il, *« je vois mieux qu'avant. Je vois de l'intérieur. »* **Il ne joue plus**, mais il écoute de la musique, des concerts, des disques : *« D'un exécutant fébrile, je suis devenu un auditeur passionné. »* Il fume trois cigares par jour, il fait un saut à Genève pour un bon repas ; quant à sa vie privée, ce n'est pas une indiscrétion de dire qu'elle est heureuse. Enfin, il vient de terminer son deuxième volume de Mémoires, mais il a une idée : *« J'ai envie d'écrire sur Chopin. »*

A propos, ce Chopin, n'était-il pas malheureux, lui ? *« Mais non, il a été plus qu'heureux. Heureux à Varsovie et heureux à Paris. George Sand ne l'aimait pas mais elle avait compris son génie. Elle lui avait dit : "Plus tard, un prélude de toi sera plus célèbre que tous les opéras de Meyerbeer." Elle avait raison. Vous savez, Chopin, quand on a cette inspiration, on ne peut pas être malheureux. Moi, j'aurais donné toute ma vie heureuse pour un jour d'inspiration de Chopin. »*

Il dira cela dans ses prochains films. Il parlera des compositeurs heureux et de *« ce jardin plein de fleurs que, comme Chopin, nous avons en nous ».*

Films témoignages et films rencontres. Reichenbach a emmené Rubinstein en voyage.

Deauville : *« L'endroit où l'on m'a le moins payé au monde. Ils ont la plus petite salle de concert pour la plus grande roulette. »* A Deauville, il a rencontré le pianiste Bruno Leonardo Gelber avec lequel il a conversé en espagnol. A la fin de la journée, Mme Gelber mère lui dit : *« C'est triste que vous ayez arrêté de jouer. »* Il répond : *« Je vous en supplie, quand votre fils aura 92 ans, n'oubliez pas de lui dire d'arrêter la musique. »*

Puis Venise. Sur les traces de lord Byron, de Wagner, de son ami Thomas Mann. Il rêve. Au « Café Florian », on lui joue la barcarolle des « Contes d'Hoffmann ». *« Regardez tous ces pigeons. Ils sont libres. Ils écoutent de la musique toute la journée et ils sont nourris à l'œil. Je voudrais être pigeon à Venise. »*

A Lucerne, il a parlé de Mussolini avec Claudio Abbado, puis il a croisé le chemin de Karl Böhm : *« Lucerne, c'est un festival sérieux. »*

Et Israël. Israël, le pays de son cœur. On lui a dit : *« Leonard Bernstein est là »*, et Rubinstein a répliqué : *« Je ne veux pas le voir, il va me mettre dans sa poche. »* Mais c'est Bernstein qui, acclamé par les mélomanes israéliens, a néanmoins dû, un instant, laisser la vedette à Rubinstein, simple auditeur. Toujours en Israël, cette conversation avec un pianiste prodige de cinq ans, arrière-arrière-petit-fils de Scriabine. Et, surtout, en Israël, la réflexion politique : il a parcouru la ville arabe avec le maire de Jérusalem et, avec Begin, il a téléphoné à Sadate pour lui annoncer qu'on lui avait décerné le prix Nobel. Enfin, Arthur Rubinstein a fait un vœu : que ses cendres, plus tard, soient dispersées dans cette forêt à proximité de Jérusalem, cette forêt qui a été reboisée grâce à ses dons. *« C'est bon pour la terre, mes cendres serviront à quelque chose. »*

PAGES

ARTHUR RUBINSTEIN ET CLAUDE SAMUEL
« Je sais où sont les notes...

Après le mariage, on revient dans la vie. Tournage aux Etats-Unis. Chaleureuses retrouvailles avec Chagall.

Chagall : *« A chaque fois que je peins, je pense à ta musique. »* Rubinstein : *« A chaque fois que je joue, je ne pense pas à ta peinture ! »*

Les yeux de Rubinstein ne verront plus – sauf de côté – le couple d'amoureux du Chagall accroché dans son salon. Merveilleuse maison parisienne du square de l'avenue Foch, entre la demeure longtemps habitée par Claude Debussy et celle où vit parfois, aujourd'hui, la princesse de Monaco. Les caméras sont arrivées, une demi-douzaine de techniciens s'agitent, les lumières inondent la pièce, et Rubinstein crie : *« Plus fort ! Plus fort ! »*

Il écoute son enregistrement de l'« Arabesque » de Schumann. Son visage, ses mains, tout son corps vit la musique. Reichenbach filme. *« Vous savez, cette "Arabesque", je l'ai jouée à New York il y a dix ans et elle est enregistrée sur une cassette pirate. J'ai remarqué que les cassettes pirates étaient un ton au-dessus et plus rapides. Alors, j'ai l'impression d'être un pianiste plus brillant que tous les autres, un pianiste terrible. »*

DR

EN ISRAËL, AVEC L'ARRIÈRE-ARRIÈRE PETIT-FILS DE SCRIABINE

Après l'« Arabesque », les « Etudes symphoniques ». *« Je fais mes habituelles fausses notes. Mais elles ne me dérangent pas. J'ai horreur de ces jeunes pianistes qui ont peur de faire une fausse note, qui jouent avec le nez dans les notes, qui n'osent rien. Tant pis, au diable ! J'ai joué toute ma vie comme ça. Je crois que c'est comme ça que jouait Anton Rubinstein* [très célèbre virtuose russe, homonyme, mais non parent], *mais il faisait beaucoup plus de fausses notes que moi. Mon maître Glazounov m'a raconté qu'on pourrait faire tout un concert avec les fausses notes d'Anton Rubinstein. Mais l'élan était là. »* ▶▶▶

COQUEUX

A PARIS, EN OCTOBRE 1975
... mais je ne trouve plus le piano »

Les disques ? *« C'est un peu fabriqué. On prend une note, on la colle, comme une fausse dent ! »*

Rubinstein écoute, Reichenbach tourne. Le moment sublime : le « Trio pour piano, clarinette et alto » de Mozart. *« Mozart, c'est le port final de chaque musicien avant la mort. Schnabel disait : "Mozart est trop facile pour les enfants, et trop difficile pour les artistes.". Il avait raison. Aujourd'hui, à 91 ans, dans Beethoven, je trouve tout d'un coup des lourdeurs, des choses maladroites pour le piano, jamais chez Mozart. Toujours le bonheur sublime, je suis au ciel, je suis déjà mort, et je me promène partout, là-bas. »*

DR

AVEC FRANÇOIS REICHENBACH
« Toujours le bonheur sublime »

Comment expliquer ? Inexplicable, comme le mouvement du monde. *« Chaque matin, je me dis : il y a tant de malheurs, des tremblements de terre, on assassine des enfants, le chah tue des gens dans la rue, les Arabes veulent tuer les Israéliens, la France n'est pas très gentille en ce moment, l'Amérique est bébête, encore trop jeune. Pourquoi suis-je né ? Personne ne m'a demandé si j'avais envie de naître. Inexplicable. Comme la musique de Mozart. Mozart est né avec un miracle. »*

Le « Trio pour piano, clarinette et alto ». L'amour de Mozart et de cette musique de chambre qu'il n'avait jamais eu le temps d'écouter et qui illumine sa nouvelle vie. Après Mozart, il parlera encore de Tchaikovski : *« A 15 ans, j'étais tellement excité par une symphonie de Tchaïkovski que je pinçais les fesses des femmes qui étaient à côté de moi et que je ne connaissais pas ; aujourd'hui, j'ai un autre point de vue, je ne pince plus personne ; c'est l'indication d'une certaine distance. »* De Wagner : *« Encore maintenant, je peux jouer Wagner par cœur. J'ai eu la passion des "Maîtres chanteurs", mais j'ai regretté que "Les Maîtres chanteurs" n'aient pas été écrits par Brahms. »* De Stravinski : *« Il m'a dédié le "Piano Rag Music", que j'ai détesté. Il me l'a joué dix fois, et j'ai détesté chaque fois davantage. Pour lui, le piano était de la percussion ; il jouait horriblement, il tapait tout. Quand j'ai commencé à gagner beaucoup d'argent, il a trouvé que je jouais très bien. Stravinski était un drôle de bonhomme. Adorable, dans le fond, avec beaucoup de charme ; mais il parlait toujours en suivant son nez. »* Et, inévitablement, Chopin : *« Dès qu'on joue une page de Chopin, le piano respire un parfum de bois enchanté. »*

Reichenbach lui dit : *« On arrête, vous devez être fatigué. » « Fatigué ? Je suis seulement fatigué quand je m'ennuie. Jamais quand une chose m'intéresse. »*

Demain, il partira pour Cannes. Passer les fêtes au Carlton, se reposer au soleil. *« Mais, pour moi, la vie est tout soleil. Je m'en fous, du soleil, le vrai. Celui que j'aime, c'est celui que j'ai dans mon cœur. »*

Il devient grave. Il songe à la mort. Il lance : *« Je ne me rendrai jamais. »*

CLAUDE SAMUEL